

bellit aussi. Un corps, voyez-vous, fait comme une statue, des mains de demoiselle, un pied de fée et, par-dessus le marché, des yeux à vous faire chavirer tous les cœurs. Aussi les amoureux ne lui manquèrent point.

“ Mais le vieux faisait bonne garde, et les jeunes en étaient à louvoyer aux environs de la maison de Renouf comme font les bateaux autour du port quand la mer est méchante.

“ La gamine pourtant savait bien qu'elle était jolie : les filles apprennent cela toutes seules ; et puis, le miroir, c'est indiscret et bavard comme une femme !

“ Elle doubla les quinze ans ; l'âge difficile pour nos filles ! Les seize ans lui passèrent aussi. Mais voilà qu'un jour, en allant, par hasard, au marché, elle fit la rencontre du grand Caron, dont le père venait d'acheter la *Vendée*, un bateau tout neuf, le plus beau pêcheur, de nos parages. Dame ! ce ne fut pas long et les cœurs se mirent à sauter comme les bouées au large. On causa d'abord, et, vous devinez, — car ce doit être la même chose à Paris, — on eut des rendez-vous avec de bonnes promesses.

“ Renouf, pourtant, veillait au grain. Il ne fut pas longtemps sans remarquer que son Yvonne changeait. Elle devenait triste, elle jadis si gaie, par instants, ses larmes coulaient toutes seules, et — symptôme plus grave — le ménage était négligé.

“ Le vieux la crut malade, il alla consulter le médecin, qui n'y comprit pas davantage ; — on ne parle pas de ces maladies-là dans les livres !

“ Une année s'en alla encore. Enfin, on se risqua jusqu'à faire la demande. La fille était d'âge, le garçon bien posé, beau gars, hardi au travail et buvant peu. Renouf devait consentir.

“ Eh bien ! non : il refusa de rien entendre !

“ Ce fut son tort, et c'est si vrai que, quelques mois après, Yvonne ne put cacher sa honte.

“ Renouf fut vite au courant. — Les langues sont bien mauvaises, allez ! Il voulut douter, mais Yvonne, effrayée de son malheur, vint toute tremblante avouer sa faute.

“ Toutefois, le père ne souffla mot ; pas le plus petit juron, pas la moindre colère ; il avait son plan, voyez-vous !

“ Il rencontra souvent Pierre Caron, mais ne cessa point de lui faire bonne mine. Rien ne parut changé dans la vie de Renouf. Ou, plutôt, si, il buvait maintenant lui qui jamais, depuis la mort de sa femme, n'avait mis les pieds au cabaret.

“ Un matin le voilà qui arrive paré pour le travail ; nous étions à causer sur le port, car le temps menaçait, et personne n'osait s'aventurer au large.

“ — Allons, Caron ! viens donner un coup de main au beau-père ! dit Renouf au gaillard interloqué, qui, trop heureux de cette invitation qui avait la tournure d'un pardon, descend dans la barque et se met à la barre.

“ On décroche, les voilà partis !

“ Mais la mer se démonte. Ils passent devant la croix et se signent tous les deux. Ils ont à peine quitté la passe que la mer saisit la barque et lui fait exécuter une danse folle, mais sans qu'on s'effraie d'abord. — Caron était solide au poste, et le vieux très-habile. — La barque disparaît pour réparaître, montée sur la crête d'une lame, et s'enfoncer encore.

“ Ils n'étaient pas à un mille du port, — tenez ! juste à la hauteur des brisants que signale la deuxième bouée, — lorsque nous vîmes distinctement Renouf se dresser tout-à-coup et prendre, l'un après l'autre, ses avirons pour les jeter à la mer.

“ Vous jugez de notre terreur ! Tout le monde eut alors la même pensée : c'était la vengeance ! Et nous étions là, à contempler cet affreux spectacle, impuissants à leur porter secours !

“ Le malheur était fatal, nous assistions à l'agonie de deux hommes.

“ En moins d'une minute, la barque fut jetée contre les récifs ; elle s'ouvrit par le milieu, et les deux hommes furent à la mer.

“ Caron luttait désespérément, mais le flot en furie le lançait avec une telle violence contre le rocher qu'il coula à pic, et jamais son corps ne fut retrouvé.



SONNETS

PRO PATRIA

*Pars donc, pars sans faiblir, en ce moment suprême,
Sans regretter, mon fils, l'humble et douce maison,
Où le printemps vermeil, en la tiède saison,
Fait fleurir l'églantier ? — Ta douleur est extrême.*

*Mais c'est pour le Pays, dont le sublime emblème,
Étincelant drapeau, flamboie à l'horizon ; —
Suis-le ! fais ton devoir ! En la froide raison,
Chacun de nous se doit, à la lutte quand même.*

*Pars donc sans tarder plus, pour le dernier combat !
Et dans l'ardente horreur, songe, ô jeune soldat,
Au foyer paternel, croulant sous la mitraille.*

*Va, c'est pour la Patrie ! — Heureux qui la défend !
Frappe, sois brave et fort, en la grande bataille,
Et si tu me reviens, que ce soit triomphant !*

✧

SOMBRES JOURS

*Salut, bois dénudés, où la farouche brise
Clame son amer chant, par les hauts peupliers !
Salut, vallons blanchis dans l'ouragan qui brise,
Et tord en son tourment les chênes des halliers !*

*Mon cœur endolori sous votre teinte grise,
Revient avec ivresse à vos âpres sentiers,
Revivre un jour encor la douleur qui l'attise,
Et sur vos troncs noircis verser des pleurs altiers.*

*Sous ces arceaux aimés, coulez, perles de l'âme,
O larmes qui naissez d'une éternelle flamme,
Et d'un être meurtri que nul ne peut guérir ;*

*En mon âme épandez votre plus frais murmure,
O brises, doux parfum, baume de la Nature,
Endormez à jamais mon cœur las de souffrir !*

L. ÉCHÉGUT.

“ Quant à Renouf, qui ne se défendait pas, il avait disparu presque aussitôt ; mais, le soir du drame, la mer le rendit à l'endroit même où nous sommes ”

III

A ce moment, le vieux marin eut un soubresaut.

— Les voilà ! me dit-il.

Et il me montra du doigt une femme qui s'avavançait vers le rocher, tenant par la main un jeune garçon.

— C'est Yvonne Renouf, continua-t-il. Souvent elle vient ici. Il faut respecter le malheur : partons car notre présence lui serait pénible.

En chemin, nous nous croisâmes avec Yvonne. Elle était pauvrement vêtue. On devinait qu'elle avait été belle, mais sa figure, très-régulière, était flétrie et des rides précoces se voyaient sur son front.

Quand, après l'avoir dépassée, j'eus fait une centaine de mètres, je me retournai et j'aperçus la malheureuse qui, assise sur un rocher, regardait obstinément la mer.

A qui songeait-elle ainsi ? A son père le justicier, ou bien à l'autre, le premier, le seul qui eût jamais murmuré à son oreille des mots troublants ? Quels sentiments s'agitaient dans son âme ? Était-ce le remords, le regret, ou l'amour, plus fort que la mort ?

JULES PRAVIEUX.

LES PETITS ESPIÈGLES

(Voir gravure)

Les voyez-vous, la fillette et le garçonnet, qui ont commencé à se faire des niches ? Ils ont, sans souci, choisi pour paravent la grande sœur, aux jupes de laquelle ils s'accrochent tour à tour avec frénésie, sans songer aux conséquences désastreuses qui peuvent en résulter.

En effet, la grande sœur s'en revient justement du poulailler, d'où elle rapporte une ample provision de bons œufs frais, qu'elle tient près d'elle entre ses doigts écartés. Elle ne peut s'empêcher de rire des espiègeries des petits, non sans regretter un peu l'œuf qui roule par dessus son poignet et que l'insouciant garçon court grand'chance de voir éclater sur sa tête.

Dans le coin, le bon chien, qui a joué, quelques minutes, avec les enfants, est gravement assis et, tout en s'essouffant, contemple d'un œil réjoui cette scène animée.

“ LE LAURIER ”

Nous accusons réception de la mélodie *Le Laurier*, paroles de J.-H. Malo, musique de G. Milo. Éditeur : J.-G. Yon, 1732, rue Sainte-Catherine. Prix : 25c.